

Les *Pekuakamiulnuatsh* (ou Montagnais du Lac-Saint-Jean) et le rôle de l'histoire

Alain Nepton

Volume 12, numéro 1, 2006

Pouvoir et société : la transmission des patrimoines au Saguenay-Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11122ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepton, A. (2006). Les *Pekuakamiulnuatsh* (ou Montagnais du Lac-Saint-Jean) et le rôle de l'histoire. *Histoire Québec*, 12(1), 5–9.

Les Pekuakamiulnuatsh (ou Montagnais du Lac-Saint-Jean) et le rôle de l'histoire

par Alain Nepton

Vice-chef aux affaires extérieures

Conseil des Montagnais du Lac-Saint-Jean

Préambule

Je tiens à souligner que je n'ai aucune formation en histoire ou en anthropologie et, en fait, pas de formation spéciale à part m'être cassé la tête avec le latin et le grec en faisant mon cours classique chez les Pères maristes. Le texte ci-après ne prétend donc aucunement à une valeur scientifique, mais plutôt à une vision profane du rôle de l'histoire tirée de mon expérience de vie personnelle. À la veille de mes soixante ans, avec plus de la moitié de ma vie d'adulte passée en forêt à élever ma famille et six mandats comme politicien dans ma communauté, Mashteuiatsh, à défendre les droits ancestraux auprès des gouvernements, j'ai acquis un bagage que j'ai le goût de partager un peu avec vous tous, amateurs de l'histoire.

Le goût de l'histoire, je l'ai aussi hérité de mes parents, l'un commerçant de l'artisanat amérindien avec les touristes, l'autre écrivant des petites chroniques historiques et culturelles dans les journaux de l'époque. Tous les deux passionnés d'histoire, ils m'ont élevé dans le brassage de leurs réflexions pour démêler le vrai du faux dans tout ce qui se disait sur les Amérindiens dans les années 1950 et du résultat de leurs discussions avec des historiens et anthropologues de passage chez nous, comme le Dr Julius Lipps, de l'université de Leipzig en Allemagne, par exemple. Cet héritage m'a probablement conduit à m'impliquer en politique plus tard dans ma vie d'adulte et à être aussi durant sept ans président de la Société d'histoire et d'archéologie de Mashteuiatsh et de son musée amérindien.

Voici donc une humble vision autochtone qui, j'espère, si elle ne vous apprend rien de nouveau, saura vous plaire et vous donner le goût de visiter Mashteuiatsh.



Alain Nepton, vice-chef aux affaires extérieures.

Introduction

Mashteuiatsh, petite localité située à cinq kilomètres de Roberval au Lac-Saint-Jean, a été constituée en réserve indienne, selon une loi fédérale, en 1856, par le gouvernement canadien qui souhaitait, semble-t-il, réunir les Autochtones du coin dans un lieu propice à leur cheminement vers leur émancipation comme citoyens canadiens à part entière.

Longtemps appelée Pointe-Bleue en raison de sa couleur bleutée lorsqu'on s'en approche en canot sur le lac, cette réserve a pris le nom officiel de Mashteuiatsh en 1985 et est le lieu de résidence de 2000 des quelque 4600 membres de la bande des Montagnais du Lac-Saint-Jean.

Dirigée par un conseil de bande en vertu de la *Loi sur les Indiens*, cette communauté a pris en charge toute l'administration des services à sa population auparavant donnés par le ministère des Affaires indiennes, soit l'éducation, la santé, les services sociaux, la sécurité publique, les travaux publics, le développement économique, l'habitation, l'urbanisme, tout sauf la gestion des terres de la réserve.

Mashteuiatsh est aussi impliquée depuis plus de vingt ans dans une négociation dite globale avec les gouvernements du Canada et du Québec en vue de la reconnaissance des droits ancestraux et de la signature d'un traité.

Les Pekuakamiulnuatsh

Ce nom vient de la langue autochtone et est la contraction de deux mots : *Pekuakami*, qui est le nom autochtone du lac Saint-Jean, et *Ilnu* (*Ilnuatsh* au pluriel), qui signifie être humain. C'est ainsi que ces gens se nomment eux-mêmes et sont connus aussi des autres communautés autochtones. L'appellation *Montagnais* a été donnée par les premiers Européens qui ont fréquenté le Saint-Laurent et ainsi nommé les Amérindiens vivant dans les montagnes le long de la rive nord de ce fleuve. Le terme a été repris au cours du temps par les historiens et par le gouvernement fédéral qui a institué la *Loi sur les Indiens*. C'est donc une appellation extérieure qui a désigné officiellement tous les Indiens occupant une zone allant du Saguenay jusqu'à Blanc-Sablon à l'extrémité est du Québec.

Chez tous ces Montagnais ou la Nation montagnaise, il n'y a



Campement d'hiver moderne pour un ou deux chasseurs.

même pas de terme dans leur langue pour traduire ces appellations. Étant fondamentalement un peuple axé sur le nomadisme, les Autochtones du fleuve utilisaient, et utilisent encore aujourd'hui, une désignation des groupes basée sur la géographie des lieux. C'est ainsi qu'à Mashteuiatsh on vous parlera des *Pekuakamiulnuatsh* (gens du *Pekuakami*), *Pessamiunnuts* (gens de Pessamit), *Uashaunnuts* (gens de *Uashat* ou *Sept-Îles*). Cette façon de nommer les groupes autochtones

correspond aussi à la structure de société qui était très souple pour s'adapter aux déplacements constants à l'intérieur du territoire. Chaque groupe avait une certaine autonomie de fonction et ne se réunissait avec les autres groupes que pour des activités commerciales ou des réjouissances, ou encore pour faire face à une problématique commune.

La langue elle-même a des variantes qui, selon les lieux, amènent une ressemblance et en même temps une distinction par rapport aux groupes voisins. C'est ainsi que les Amérindiens qui vivent au Labrador ont beaucoup de points communs avec ceux qui vivent le long de la Basse-Côte Nord au Québec et que ceux du lac Saint-Jean se comprennent bien avec les Cris du lac Mistassini. Les mots *innu*, *ilnu* ou *eeyou*, selon que vous soyez de Ekuantshit (Mingan), Mashteuiatsh ou Ouje-Bougouou (Chibougamau) ont tous la même signification : un être humain.



Bureau du Conseil des Montagnais du Lac-Saint-Jean à Mashteuiatsh.

Le nomadisme et ses caractéristiques

La vie des *Pekuakamiulnuatsh* était basée, avant la création par le gouvernement fédéral du système des réserves indiennes, sur le nomadisme tout comme chez leurs frères innus, cris ou naskapis. Ils pouvaient donc être campés à un endroit, un ou deux mois, et effectuer un voyage de quatre ou cinq jours pour aller se camper à un autre endroit et il n'était pas rare de se taper de multiples portages et deux semaines de voyage pour aller passer l'été avec des amis ou de la parenté ou encore pour faire de nouvelles connaissances. La durée et la distance importaient peu. Le fait de devoir se déplacer assez souvent au cours d'une même année apporte inévitablement des conséquences profondes puisque c'est un mode de vie en soi.

Être nomade se traduit évidemment par des biens matériels réduits au strict minimum. Comment, en effet, penser se déplacer facilement si vous avez une montagne de biens et si chaque voyage prend l'allure d'une expédition? C'est ainsi que chacun se contentait de ses vêtements, de ses ustensiles et de ses petits outils personnels et chacun, à part les tout-petits, était ainsi en mesure de transporter ce dont il avait besoin pour lui-même. Même la nourriture n'était pas embarrassante puisque la forêt fournissait généralement un niveau acceptable

de gibiers, de poissons et de fruits et on transportait à peine de quoi se nourrir pour un jour ou deux. De plus, à la limite, passer une journée sans manger ne constituait pas une épreuve, mais un fait normal de la vie courante. Dans le nomadisme du temps, il était courant de se nourrir peu certains jours quitte à le faire plus par après.

La vie quotidienne des gens n'avait également pas suscité

toutes sortes de sujets de la vie, incluant évidemment l'enseignement à transmettre. Pour ce dernier point, au lieu de livres et de bibliothèques comme supports de transmission, on utilisait des historiettes, des contes et des histoires.

Il va de soi que plus on avançait en âge, plus on avait été témoin de faits et avait ainsi enrichi ses connaissances. À ce chapitre, les aînés devenaient des bibliothèques ambulantes



Cuisson de castors au lac Ashuapmushuan.

le besoin de développer une forme d'écriture et on utilisait quelques signes à partir d'assemblages de branches ou d'arbres ou encore des dessins sur l'écorce de bouleau pour fournir une certaine indication utile. Cela suffisait pour les temps d'alors et on se concentrait plutôt sur la communication orale. On s'en servait pour les petites nécessités de la journée et aussi pour échanger sur

et leur grande maîtrise du territoire, des habitudes des animaux et des comportements de la nature en faisait des références fondamentales pour les décisions du groupe et pour les choix à faire. De plus, étant moins actifs avec l'âge, ils avaient le temps nécessaire pour transmettre des connaissances aux jeunes et pour aussi leur faire part de ce que leurs parents et grands-parents leur

avaient raconté sur ce qui s'était passé avant eux, soit un bagage historique utile. On aborde ainsi un domaine qui se rapproche de la notion d'histoire comme telle.

L'histoire et son utilité chez les nomades

Par histoire avec un grand « H », on réfère aujourd'hui à la connaissance la plus précise possible des faits qui se sont passés selon un ordre chronologique. Or, pour la vie courante des *Pekuakamilmuatsh* et de la plupart des autres groupes nomades, la notion d'histoire prenait un tout autre sens en fonction de l'utilité des connaissances du passé.

L'utilité première des faits passés était d'abord, pour eux, d'identifier les enseignements sur les comportements et actions à privilégier ou à éviter, en somme, de tirer des leçons des expériences vécues. Dans cet esprit, il importait plus de faire une bonne observation des faits et de leurs conséquences, leur ordre chronologique devenant très secondaire. C'est ainsi que les choses du passé se racontaient le soir au coin du feu et que chacun prenait la peine d'en soupeser chaque élément pour voir s'il pouvait s'en servir éventuellement.

La référence chronologique se résumait à des références faciles comme la naissance d'une personne ou un événement aisément identifiable. On pouvait dire qu'une chose s'était passée dans l'année où une



Shaputuan (grande tente ouverte aux deux extrémités) servant aux réunions de groupes et aux cérémonies (site communautaire de Mashteuiatsh).

telle personne (un membre de la famille, une tante, un grand-père) était née, était devenue adulte ou était décédée... On pouvait aussi se situer par rapport à l'année d'un incendie de forêt à telle place ou, si cela faisait plus longtemps, on pouvait dire que cela se passait avant l'arrivée des postes de traite des fourrures, avant l'arrivée de la farine ou d'autres faits du genre. Quoi qu'il en soit, qu'une chose se soit passée avant une autre comptait peu et c'est plutôt l'enseignement à retenir qui importait.

L'évolution des notions historiques

Au fur et à mesure de la venue de la colonisation, de l'avancée des coupes forestières, des découvertes technologiques, de l'industrialisation, de l'ouverture du territoire aux prélèvements des ressources naturelles, de l'implantation des réserves et surtout de l'éducation et de l'ère actuelle des communications, la vie nomade s'est graduellement trans-

formée en une forme semi-nomade, c'est-à-dire que la pratique des activités dites traditionnelles a beaucoup changé en termes de durée et de modalités. Emportés par le tourbillon de nouveaux produits et outils de marketing s'y rattachant ainsi que par la présence de routes d'accès et de véhicules, beaucoup sont devenus sédentaires et les autres ont tellement acquis de nouveaux biens que leur nomadisme n'est plus que l'ombre de ce qu'il était.

Cette conversion du mode de vie a graduellement effrité toute la structure de la société autochtone et, du coup, bouleversé la place de la tradition orale, des enseignements qu'on en tirait et, surtout, de l'utilité d'amasser des connaissances historiques pour les transmettre. Tout maintenant peut se retrouver dans des livres ou dans les mémoires immenses fournies par le nouveau matériel informatique. Plutôt que les parents, ce sont des professeurs qui enseignent

et les aînés ont perdu leur rôle fondamental dans la transmission des connaissances.

Les Autochtones sont devenus dépendants des formes de transmission et d'acquisition des connaissances modernes. Les notions historiques ont perdu leur utilité comme vecteurs de comportements à avoir ou à éviter. Elles servent plutôt maintenant à un enrichissement culturel dans le monde moderne ou, encore, elles soutiennent la protection et la préservation de droits. Tous sont de plus en plus tournés vers le futur en s'éloignant du passé et ceci vaut autant pour les Autochtones que les non-Autochtones.

L'utilité des sociétés d'histoire

Bien que beaucoup de recherches aient permis de doter les universités et les bibliothèques d'une somme considérable de connaissances historiques, il demeure que leur contenu sert bien plus à des spécialistes et aux étudiants dans le domaine. C'est là qu'entre en jeu le rôle plus qu'important des sociétés d'histoire, soit celui de la diffusion et de la vulgarisation des contenus historiques.

Dans beaucoup de villes et de villages, des hommes et des femmes inquiets de voir leurs jeunes penser uniquement à l'avenir se sont donné le mot pour créer des regroupements qui auraient pour mission de garder vivantes les racines qui font l'identité d'un village ou d'une ville et qui font que,

malgré leurs ressemblances, il existe aussi des différences entre les localités ou entre les régions.

Privé de ses racines, un individu devient anonyme et se noie dans une masse, bouffé par le nombre, devenant à toutes fins pratiques un numéro parmi d'autres. Il en est de même pour les villages, les villes, les régions et les pays. Voilà où les sociétés d'histoire prennent tout leur sens et leur raison d'être pour permettre aux gens d'y retrouver leur identité et de la faire connaître aux autres.

Mashteuiatsh a elle aussi senti le besoin de maintenir ses racines et parer à la perte de l'identité culturelle des *Peku-*

paire de raquettes en babiche savamment conçues pour un type particulier de neige.

Comme partout ailleurs probablement, la naissance d'une telle société a passé par une étape difficile de mise sur pied, une étape où il faut chercher l'intérêt et la motivation des gens, où il faut enclencher un processus d'acquisition d'objets, de livres et d'outils, où il faut penser à un lieu concret d'échanges et d'exposition, sans oublier l'incessante recherche de fonds pour survivre. La Société d'histoire et d'archéologie de Mashteuiatsh est maintenant dotée d'un musée amérindien moderne et d'un centre d'archives, elle collabore à l'éducation des jeunes et elle diffuse les aspects histo-



Cuisson de castors et d'outardes (bernaches) au site communautaire de Mashteuiatsh en vue d'un mukushan (repas de fête).

kamiulnuatsh. Une société d'histoire y a vu le jour dans les années 1970 sous l'instigation d'une visionnaire, M^{me} Carmen Gill-Casavant, qui voyait arriver à grands pas le jour où plus personne ne serait en mesure de confectionner un mocassin en peau d'original richement brodé ou une

riques et culturels propres aux *Pekuakamiulnuatsh* et aux autres Premières Nations. Elle le fait pour les gens de la place tout autant que pour les visiteurs non seulement pour la culture personnelle, mais aussi pour enrichir la cohabitation des peuples autochtones et non-autochtones.